

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 78 (1951)
Heft: 1

Artikel: Louis l'amoureux
Autor: Perret, David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227615>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Louis l'amouzeux

par Mme David Perret

En souvenir de J. F.

En ma longue vie, j'ai vu bien des philosophes ou des personnes qui, à tort ou à raison, s'affublaient de ce titre de sagesse. C'étaient de dignes personnages aux manières bizarres, à la barbe longue, dont les traits étaient figés par une gravité impassible, rendue encore plus impressionnante par la pondération des gestes et la fixité du regard. Ils avaient puisé leur science dans de formidables bouquins pleins de termes incompréhensibles au commun des mortels. Vraies encyclopédies ambulantes, ils paraissaient ployer sous le faix de leur savoir, ne reprenaient vie que lorsqu'ils pouvaient démolir ou reconstruire des tours de Babel, toutes plus chancelantes les unes que les autres.

A vrai dire, j'éprouvais pour eux plus de crainte que de respect et je ne pouvais m'empêcher de trouver que ces impeccables philosophes, pour faire le bref voyage, du berceau à la tombe, s'étaient fourvoyés dans un bien triste train.

Louis l'amoureux, lui aussi, fut un philosophe de la bonne sorte. La science qu'il butina dans les livres ne fut pas lourde, il faut le reconnaître ; il est même fort possible qu'il ne savait que tout juste écrire son nom, car du temps de sa jeunesse, dans certains de nos villages, on ne s'embarrassait guère de ces choses qui compliquent l'existence et rendent l'homme prétentieux et insatiable.

Notre ami Louis, en vrai philosophe, a traversé la vie, le sourire aux lèvres et la malice dans les yeux. Lorsque, par hasard, sa belle-sœur Louise, au demeurant une vaillante campagnarde, le rudoyait un peu,

il en éprouvait, certes, quelque peine ; mais aucune amertume ne troublait sa sérénité.

Il avait tôt fait d'en prendre son parti, et considérait ces petites misères comme la contre-partie inévitable et nécessaire des beaux moments que lui réservait sa bonne humeur. Il savait, sans l'avoir lu dans un livre savant, que jamais on n'apprécie autant une belle journée qu'après un temps de brume ou de pluie. Et puis, il avait découvert aussi, ce brave Louis, tout en « fréquentant », qu'il ne faut pas prendre les hommes et... les femmes trop au sérieux.

Depuis qu'elle sait lire, la gent humaine s'écoute trop parler. Elle use et abuse des grands mots qui finissent par fausser son jugement, elle va chercher midi à quatorze heures, et à force de pérorer, elle ne sait bientôt plus travailler. En dépit de son ignorance des sciences, Louis l'amoureux en tenait de Platon.

Comme ce grand sage, il veillait jalousement à son équilibre, et malgré un cœur rejaillissant d'amour, il ne connut jamais, au contraire de Don Juan, aucune défaillance, ni grande ni petite. Et pourtant, ce brave n'était-il pas pour toute la contrée « Louis l'amoureux » ? surnom que l'on s'accordait à dire qu'il n'avait pas volé.

Pourquoi donc lui ?

L'homme aux mœurs pures, entretenait-il commerce avec Cupidon ?

Il fallait le voir, matin et soir, sur sa courtine, s'appuyant sur son trident pour mieux lorgner les jolies filles qui passaient sur la grand'route, dès qu'il en apercevait une. son sourire devenait ineffable, ses petits yeux pétillaient de malice

et quand la belle lui remuait par trop le cœur, Louis s'oubliait, jusqu'à fredonner :

*Gentille batelière,
Laisse là ton bateau...*

ou quelque refrain semblable.

Adèle, une voisine, avait de beaux bras qui le mettaient en extase ; Anna, bien prise, était pour lui l'incarnation de l'Helvétie, en attendant d'être celle de la Belle Inconnue ; Lucie et Julia, sveltes et gracieuses, l'encharmaient ; le sérieux de Marie, la promesse du lieutenant, lui en imposait ; le cou de cygne de Louise le faisait rêver ; les gaies jumelles de la Poya, ainsi qu'Isaline, avec son teint d'Espagnole, et Alice au minois fluet et mince, lui étaient extrêmement sympathiques, tandis qu'Henriette, de son air moqueur, semblait le narguer, pour mieux se faire aimer.

Partout et chez chacune, il découvrait matière à fervente admiration. C'est pourquoi il les aimait toutes, grandes et petites, grosses et maigres, riches et pauvres, et il n'en faisait pas mystère. Chaque matin et chaque soir, sa courtine se transformait en trône, à ses yeux (c'est sans doute pour cela que *Gentille batelière* était son chant favori !) d'où il passait en revue ses courtisanes qui n'avaient jamais plus à faire dans ce quartier qu'à ces heures-là. Ah ! qu'il était heureux, l'ami Louis, alors qu'il observait, admirait et que toute cette jeunesse tourbillonnait autour de lui et de sa courtine.

Il ne sortait de son rêve que lorsque sa belle-sœur Louise, impatiente de le voir descendre de son « trône », venait lui demander d'un ton aigrelet et prosaïque, s'il avait bientôt fini de rêvasser sur son fumier.

Avec le temps, soit donc à un moment où jeunesse avait passé, Louis connut les honneurs dus à toute âme honnête et pacifique. Le conseil de paroisse l'appela, à l'unanimité, au poste de sonneur, ce qui combla d'aise notre modeste héros. Il

alla, dès lors, au culte du dimanche s'asseoir sous la chaire même et sur un siège à lui seul réservé, en face de l'auditoire féminin. Tout cela, évidemment, ne se faisait pas sans émotion, car il était plus simple, n'est-ce pas, de dévisager les belles, isolément depuis la courtine que de les avoir toutes à la fois sous les yeux, dans un lieu si solennel. Mais Louis ne fut pas longtemps emprunté.

Par décence, sans doute, et peut-être aussi pour mieux se recueillir, il se mit à entre-fermer les yeux, durant le sermon. Il lui arrivait parfois, il est vrai, de les fermer tout à fait quand, par exemple, le pasteur se perdait dans des abstractions inaccessibles à son esprit réaliste ; sa tête, alors, s'inclinait sur sa poitrine d'où sortaient des grognements sourds, comme si de loin, l'orgue avait voulu donner aux paroles du prédicateur quelque résonance terrestre. Le second chant ramenait sur la terre notre sonneur qui redevenait, du même coup, Louis l'amoureux.

Pour se remettre d'aplomb, il s'empresait d'aller faire sa collecte. Dans les bancs des dames, son cœur, régulièrement, battait la générale. Frôler tant de robes, et sentir tant de regards moqueurs ou simplement sympathiques fixés sur sa personne, le faisait respirer bien fort à cause de l'oppression qui le tenaillait. Ne pouvant maîtriser son émotion, sa main en devenait vacillante et, pour finir, le sachet branlait si fortement que les piécettes qu'il contenait sonnaient comme un grelot au cou d'un cabri gambadant. L'auditoire se figurait tout bonnement que le sonneur, pris de zèle, voulait ainsi stimuler la générosité des fidèles et on lui en savait gré, dans l'intérêt des pauvres.

Les seuls jours où Louis donnait un autre tour à ses pensées étaient les jours de vote. Il apostrophait alors chacun d'un énergique « Bonjour, citoyen », et l'après-midi, une fois ses devoirs civiques accomplis consciencieusement, il allait prendre

un verre pour se rendre compte du degré d'effervescence du corps électoral.

Il n'aurait pas fallu, ces jours-là, venir lui tenir des propos révolutionnaires, son patriotisme ardent eût bondi d'indignation, à moins que son gros bon sens ne se fût refusé à prendre au sérieux de telles balivernes.

Un jour, cependant, ce cœur qui avait tant aimé et qu'aucun drame intime n'avait jamais défraîchi, cessa de battre pour toujours et Louis l'amoureux quitta la vie, comme il y était venu, avec le sourire sur les lèvres. N'ayant jamais voulu voir que

le beau côté des choses, il avait attendu l'heure fatale avec sa sérénité habituelle. Quand, dans ses dernières années, on lui reprochait sa fidélité au célibat, il répondait d'un air plein de malice :

— Je n'ai voulu connaître que le parfum, sans sentir les épines !

Ce qui résumait bien toute sa philosophie pratique.

Son souvenir est encore dans la contrée où il vécut heureux, et nous, les vieux, nous ne pensons pas à lui sans un brin d'émotion.

CROQUIS DE CHEZ NOUS

Un homme ... en vedette !

Chaque village, en somme, a sa vedette, plus ou moins belle et courtisée, bien sûr, qui ne rappelle en rien celles qu'on rencontre par Hollywood.

La nôtre, de vedette, ce n'est d'ailleurs pas une femme, loin de là, même. C'est au contraire un homme rude, point tant grossier pourtant, qui a le malheur de ne pas faire ses affaires. Et il reçoit tant de ces commandements de payer que, dès qu'il y aura une place à repourvoir à l'Office des poursuites, il y sera admis, car il connaît la manicle comme pas un. Il pourrait aussi se faire facteur pour qu'il se rende compte, une fois, de la mauvaise humeur des gens à qui on présente un de ces formulaires officiels si proprement imprimés.

Pour l'heure, il n'est rien de tout ça : il est paysan. Mais pas un de chez nous, un autre, un de ceux qui tranchent encore notre langue comme les étrangers. A croire que le lait, lui aussi, s'amuse à les imiter les soirs d'orage. Le nôtre d'ailleurs, n'avait pas besoin de ces soirs-là pour modifier le lait de ses vaches : on allait même jusqu'à dire qu'il ne mettait pas d'eau dans son lait, mais du lait dans son eau. Après tout, autant ça que de mettre de l'eau dans son vin. Car, par les temps qui

courent et les dénonciations qui pleuvent tant qu'elles peuvent, déversant des torrents de scandales sur notre petit pays, mieux vaut ne pas trop tremper dans les affaires des autres et baigner dans son propre jus. Il y aura, d'ailleurs, toujours assez de mauvaises langues.

Ça mis à part, c'est quand même un malin... ou un mauvais gueux. Ouais ! Entre les deux plutôt. En voilà un exemple : L'autre jour, il peut y avoir de ça un bon mois, il croise son plus gros créancier. Et croyez-vous qu'il lui aurait dit bonjour ? Ouat ! bernique, même que c'est l'autre qui a dû parler le premier. Si au moins ça avait eu de l'effet ! Rien non plus : il l'a bien regardé, dévisagé, et lui a dit finalement :

— Bonchour, Monsieur, mais ché né vous gonnaisse pas, bonchour, Monsieur !

Et il s'en est allé, non sans que le François Marquetet lui ait répondu :

— Qu'à cela ne tienne, il viendra bien le jour où le juge t'obligera à me reconnaître ! Ça n'a d'ailleurs pas manqué !

C'est véritablement ce qu'on appelle « un pauvre diable ». Il me souvient qu'un jour, il se plaignait à ma femme de ses souliers trop petits.

— Foyez, disait-il avec un accent de tous les tonnerres, ché né beux pientôt blus marcher !...

Ce n'était que trop vrai : on le sentait, dans ces vieilles godasses éculées, en tout cas à l'étroit. C'est ce qui a décidé ma bourgeoise à lui donner une paire à moi, bien qu'elles aient